

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 9 janvier 1913

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.

CARNET MONDAIN

- 15-Arthemisiens. 16-Corinthiens. 21-Mitens. 22-Atheniens. 29-Krewe of Mystery. A L'Opéra. 10-Equipe de Nérée. 13-Olympiens. 17-Falstaffiens. 20-Mithras. 23-Obéron. 28-Atlantiens. 30-Chevaliers de Momus.

Le "Jeanne d'Arc"

Hier, à deux heures de l'après-midi, les présidents des différentes sociétés françaises de notre ville, accompagnés de Mr. Francastel, Consul Général de France, ont été à bord du croiseur français "Jeanne d'Arc" rendre visite au Commandant Grasset.

réception sera donnée par le Commandant Grasset, à bord du "Jeanne d'Arc". Le soir les officiers assisteront au bal de l'Opéra. Demain samedi soir aura lieu la grande soirée de gala offerte au commandant et aux officiers. On donnera la première des "Contes d'Hoffmann". Le "Jeanne d'Arc" partira dimanche prochain à destination de La Havane.

Réception des Aspirants du "Jeanne d'Arc" par les Jeunes Filles Elèves du Collège Newcomb

Hier après midi une cinquantaine d'aspirants du croiseur français "Jeanne d'Arc" avaient répondu à la charmante invitation des jeunes filles, élèves du collège Newcomb. Ils ont été reçus dans les salons du collège où des rafraichissements ont été servis. Ils ont ensuite visité le collège et ont pu admirer les différentes salles d'étude, bibliothèque etc, dont se compose cette belle institution.

Le comité de réception était ainsi composé: Mlle Currie Hereford, présidente, assistée par Mlles Olga Brière, Dorothy Herbert, Dixie Dutré, Marie O'Keest, Emma Veters, Marguerite Fowlds, Gladys Renshaw, Eléonore Luzenberg, Esther Atter, Dorothy Spencer.

Les jeunes aspirants se sont retirés enchantés de l'accueil gracieux que leur a fait les charmantes élèves du collège Newcomb.

Poussières et Microbes de l'Air.

Depuis déjà longtemps, les hygiénistes ont signalé le danger de la poussière. C'est un soupçonné des anciens—à preuve, comme le rapportent MM. A. Sartory et Marc Langlais dans "Poussières et microbes de l'air," que "Lucrèce et Anaxone, Hippocrate, le Père Kircher au XVII siècle et ensuite Linné et Raspail, éminent l'idée que l'air était le réceptacle des germes invisibles qui causent les épidémies—ne fait aujourd'hui plus doute pour personne. L'expérience, en effet, a montré sans réplique que partout où sevit la poussière l'air est envahi par des multitudes de microbes parfois indifférents, mais parfois aussi pathogènes. En réalité, l'air des villes, celui des grandes cités spécialement, où la circulation est davantage intense, se trouve véhiculer des myriades de germes que les habitants sont condamnés à respirer.

Naturellement, les germes en suspension dans l'atmosphère sont d'autant plus nombreux que celle-ci est davantage agitée. MM. Sartory et Langlais ont à cet égard procédé à Paris à une enquête expérimentale du plus haut intérêt. De même que l'hygiéniste Miquel, qui les avait précédés dans ces recherches, les deux savants ont constaté que, dans les rues, le nombre des germes de toutes sortes en suspension dans l'air varie avec l'activité de la circulation et aussi suivant que le sol est sec ou mouillé, que le vent souffle ou que le temps est calme. Rien n'est à cet égard, d'ailleurs, instructif comme les chiffres comparés relevés par les divers observateurs. De 1880 à 1862, époque où Mi-

quel fit ses recherches, cet hygiéniste trouva en moyenne 750 bactéries par mètre cube rue de Rivoli.

Trente ans plus tard, de 1907 à 1911, MM. Sartory et Langlais, dans des conditions analogues, en ont rencontré 1,460.

Mais qui ne sait que durant ces dernières années la circulation parisienne est devenue incomparablement plus intense qu'jadis! Aussi bien, les flots de poussières que l'on rencontre dans Paris ne sont-ils rien à côté de ceux que l'on peut observer dans quelques campagnes, le long des routes fréquentées par les automobiles notamment.

Dans les localités de la banlieue parisienne, il est courant de voir les chemins, à certains jours, surmontés d'un nuage permanent de poussières qui rend l'atmosphère absolument irrespirable pour les habitants des maisons élevées sur leur bordure. C'est ainsi, par exemple, que MM. Sartory et Langlais ont pu constater un dimanche la présence de vingt-trois millions de germes par mètre cube dans l'air recueilli sur l'une de ces routes. Dans les locaux fermés salles de réunions, salles de restaurant, d'exposition, etc., l'influence de l'entassement exagéré des visiteurs se manifeste encore par un extraordinaire quantité de germes en suspension dans l'atmosphère.

Ainsi, dans une grande taverne, vers 11 heures du matin, l'air renfermait 3,000 bactéries par mètre cube. Le soir à 10 heures, on en trouvait 150 fois davantage, soit environ 450,000.

Dans les grands locaux où affluent les visiteurs, l'on constate que suivant les heures du jour, les bactéries varient de 300,000 à deux millions par mètre cube; un jour où la foule était particulièrement dense, ce dernier total a même doublé, s'élevant à quatre millions.

Mais voici le record. A un certain salon de peinture, un dimanche, à 5 heures de l'après-midi, l'on put compter 14 millions d'organismes par mètre cube. Or, à cette même exposition, une numération faite un mardi à 2 heures n'en avait montré que 11,000.

De semblables observations pourraient être multipliées à l'infini. Toutes montrent sans réplique l'influence de l'agitation de l'air sur sa richesse en microbes. C'est pour cette raison, du reste, que les hygiénistes sont tous d'accord pour protester contre l'usage, sous prétexte de nettoyage du balayage à sec et de l'époussetage au plumeau, et aussi pourquoi tous s'entendent pour signaler les méfaits des ventilateurs installés dans l'intérieur des appartements, où ils ne font que s'élever en brassant continuellement l'air, au dépôt des poussières, qui renferme, Or, la présence de ces poussières, on s'en rend aisément compte, ne peut être indifférente. Du fait de la respiration, elles pénètrent dans nos poumons et viennent se fixer sur les parois bronchiques et jusque dans les alvéoles pulmonaires. Les poumons des mineurs sont réellement incrustés de poussières noires du charbon. De graves inconvénients en résultent. Les poussières inertes, que l'on pourrait de prime abord supposer inoffensives, sont en réalité loin de l'être. Du seul fait de leur présence, elles déterminent des irritations plus ou moins vives et ainsi donnent aux germes microbiens pathogènes, qui le plus souvent les accompa-

gnent, des commodités nouvelles pour s'installer dans notre organisme et y pulluler à loisir.

De tous ces germes, celui de la tuberculose en particulier, le plus commun et le plus redoutable, se rencontre constamment dans ces atmosphères surchargées à l'excès de poussières. Aussi peut-on dire sans exagération que l'air des grands magasins, des musées, des salles d'exposition aux heures d'affluence, de la rue aux heures du balayage, celui des ateliers et des usines, au moins dans certains industries productrices de poussières, est dangereux et malsain au premier chef. L'expérience, au surplus, montre sans discussion possible que le péril n'est pas imaginaire.

Aucun médecin, par exemple, n'ignore les ravages que l'absorption continue des poussières détermine chez les ouvriers, et c'est un fait bien connu que dans les professions à poussières l'on n'arrive point à la vieillesse. Rien n'est moins surprenant si l'on tient compte de la quantité véritablement extraordinaire de particules étrangères qu'un homme obligé à séjourner dans un milieu à poussières se trouve fatalement condamné à absorber. D'après MM. Sartory et Langlais, on peut estimer, par exemple, que durant sa journée de labeur un ouvrier absorbe: 0 gr. 10 de poussières dans une scierie, 0 gr. 12 dans les fonderies de fer, 1 gr. 08 dans les usines de broyage de phosphates, 1 gr. 12 dans les fabriques de ciments, quand la ventilation des outils n'est pas assurée.

Dans ces conditions, comment s'étonner de constater si fréquemment chez ces travailleurs l'apparition de graves affections des voies respiratoires. Contrairement à ce que l'on pourrait être tenté de croire, le danger de la poussière n'est donc pas—et pour personne d'entre nous, car tous nous y trouvons l'occasion plus ou moins exposés—un danger chimérique, mais constitue bel et bien un péril très réel et qu'il importe de combattre activement.

Dans des milieux très aérés, le péril peut être atténué. Dans les ateliers clos, en hiver par exemple, il est certainement beaucoup plus grand. Même à l'air libre, comme l'on montre des recherches récentes de M. Trillat, le brouillard, l'humidité, le mélange des fumées usines, contribuent beaucoup à exalter la virulence des microbes, tandis qu'un clair soleil, un temps sec avec un peu de vent la combattent et même la détruisent. De là l'origine de certaines épidémies dont le caractère est influencé par les variations de l'état hygrométrique de l'atmosphère.

Des précautions diverses doivent donc être prises, qui se résument essentiellement dans les mesures suivantes: Dans les villes: eau à discrétion, arrosages abondants, suppression des balayages à sec, réglementation de la vitesse des véhicules, multiplications des espaces libres; Dans les locaux habités: suppression de l'emploi du balai et du plumeau, suppression des ventilateurs, large aération; Sur les routes: dans les agglomérations, application des procédés diminuant la poussière; Pour l'hygiène individuelle: propreté du vêtement, propreté corporelle (nez, mains et ongles compris).

Mais, pour que de semblables

mesures, si simples et, en somme, si aisément réalisables, se voient mises partout en pratique, il faudrait, comme le disait naguère M. le professeur Wurtz à l'Académie de médecine, en parlant de l'organisation en France de l'hygiène publique, il faudrait que celle-ci soit autre chose "qu'une vaste façade derrière laquelle il n'y a rien!" DR. V.

THEATRES.

OPERA FRANCAIS

Ce n'est qu'avec la certitude que les artistes donneraient une bonne interprétation de ce charmant opéra comique que Mr. Layolle s'est décidé à donner les Contes d'Hoffmann. Voici quelle sera la distribution des rôles: Olympia, Antonia, Stella, Mlle Yerna; Nicklausen, Mlle Cortez; une voix, Mlle Avelly; Hoffmann, Mr. Putzani; Lindorf, Coppolius, Dappertuto, Miracle, Mr. Bernard; Andre, Frantz, Pitechinacé, Mr. Joubert; Spalangani, Mr. Frances; Trespel, Mr. Combes; Luther, Mr. Lallemet; etc. Rien n'a été épargné par la direction pour faire de cette représentation une des mieux réussies de la saison. Les Wagnériens de la Nouvelle-Orléans seront heureux de l'opportunité qui leur sera offerte, dimanche en matinée d'applaudir Mr. Affre dans le rôle de Lohengrin. Ce sera la dernière représentation de Mr. Affre en matinée. Dimanche soir "Véronique".

TULANE

Salle comble aux représentations de "The Woman" au Tulane Mercredi à la matinée et à la représentation du soir. "The Woman" a certainement été un des succès de la saison, et finira son engagement cette semaine avec une dernière matinée Samedi. La vente des billets pour les représentations de Julian Eltinge, dans le rôle principal de "Fascinating Widow" a commencé Mardi matin. Le public semble prendre un grand intérêt au retour de M. Eltinge à la Nouvelle-Orléans. L'étoile qui a obtenu de si brillants succès dans l'interprétation de rôles féminins, sera accompagné d'une troupe dont tous les membres sont des artistes de premier ordre.

ORPHEUM

La semaine prochaine les spectateurs de l'Orpheum auront l'occasion de comparer les comédies Shakespeariennes avec celles du vingtième siècle. Mlle Percy Haswell, présentera sa saynète intitulée "Master Will's Players" ce qui lui donnera l'occasion de représenter des extraits de "As You Like It" et "The Taming of the Shrew" deux de ses rôles les plus populaires. Au programme figureront également Bell Baker, chanteuse de genre; Edmond Hayes et sa compagnie dans "The Piano Movers"; les Travelogues de Martin Johnson; "The Wonder Horse" Don Fulano; Margaret Ashton la chanteuse et Kathi Gultini, le jongleur. Sidney Drew, qui présente le petit drame "The Still Voice" est à la tête du programme courant, et est une preuve que le public de vaudeville apprécie le mérite

CRESCENT

L'attraction en ce moment au Crescent est George Evans et ses Honey Boy Minstrels, une organisation qui a obtenu la faveur du public depuis de nombreuses années. Il paraît que cette fois-ci la troupe est encore meilleure que d'habitude. Il y aura mâtinée Samedi.

Ceux qui ont vu Robert Edson dans "Strongheart" ne manqueraient pas d'aller voir "Where the Trail Divides" une nouvelle pièce dont l'auteur est l'auteur, et qui sera jouée la semaine prochaine au Crescent, commençant Dimanche soir. M. Edson qui a fait une étude approfondie de l'Indien d'Amérique, a fait de "How Landor", un Sioux civilisé, son héros principal. Il a tiré sa pièce d'une suggestion du roman du même nom, de Will Lillibridge. Le "How Landor" de "Where the Trail Divides" est un Américain véritable qui sait aimer et haïr. C'est un sauvage qui a été affiné par la civilisation qui en a fait un type splendide d'homme chevaleresque. La bureau de location est ouvert dès à présent pour l'engagement.

Mot Pour Rire

Joseph Farceur porte bien son nom, car il aime à rire aux dépens des autres. Un jour il va trouver un de ses amis, un poète nommé Laplume: — Laplume, apprends-moi à faire des vers. — C'est facile, répondit celui-ci, tu n'as qu'à faire "rimier" tout ce que tu dis. — Rimer? Je ne comprends pas! — Eh bien, écoute et tu sauras ce que c'est, je vais te faire des vers: — Mon ami Farceur, — J'ai embrassé la sœur, — Voilà des vers. — Un silence... — Et moi, mon vieux Laplume — J'ai embrassé la femme, — Ce ne sont pas des vers, jos, répondit l'autre. La rime n'existe pas. — C'est vrai, Laplume. Ça ne rime pas, mais je l'ai embrassé tout de même.

Mort de ses Blessures

Les médecins de l'Hôpital de la Charité ont avisé le surintendant de police hier soir que Willie Jones, un petit noir âgé de 9 ans avait succombé aux blessures qu'il avait reçues le jour de la Noël. Jones avait été blessé par un autre petit garçon de couleur nommé Peter Durand, âgé de 15 ans, qui lui avait tiré un coup de revolver en pleine poitrine. On croit que Jones a été accidentellement atteint mais Duranda été arrêté. Plus tard Durand a été libéré sous un cautionnement. Hier soir quand la nouvelle de la mort de Jones a été reçue par la police, Durand a été de nouveau arrêté et a été accusé de meurtre.

Conférence

La conférence qui devait avoir lieu aujourd'hui au collège Newcomb, sur "Alexandre Dumas", par Mr. Rogez, a été remise à huitaine par suite de la réception qui doit avoir lieu à bord du "Jeanne d'Arc".

Vois

Hier soir à 6 heures un voleur s'est habilement introduit dans le magasin de vêtements de Treadway et Lafont, rue Decatur No. 819 et a emporté des articles valants \$4.50. Le filou s'est enfui et la police le recherche.

John Smith connu aussi sous le nom de John Jones, un homme de couleur, a été arrêté hier matin par les agents Duffour et Boys et a été accusé d'avoir volé des harnais appartenant à Otto Roemer tenant un magasin rue Tchoupitoulas No. 3111.

M. Chas. T. Elms, dont le bureau est au No. 720 du Whitney Central Bank building, s'est plaint à la police hier soir, qu'un voleur s'était introduit dans son bureau hier à 4 heures et qu'il avait volé un pardessus valant \$40. La police a promis de chercher le pardessus et le voleur.

Des marchandises valant environ \$150, ont été volées pendant la nuit de mercredi à jeudi d'une voiture à marchandises appartenant au Southern Pacific Railroad Co., qui se trouvait sur la voie à l'angle des rues Press et Robertson. La police est à la recherche du voleur.

ATHENE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1912-1913

PROGRAMME. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

LA FONTAINE ET SES FABLES.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1913 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de \$50 en espèces, et le comité juge le manuscrit digne d'être couronné. L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi habilement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant un épigraphe ou devise qui sera reprise sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, outre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On renouvellera pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre à des épreuves de dictée et de grammaire. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, BUSSEMAN ROUTIER, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans

Feuilleton de l'Abelle de la N. O.

No. 2. Commencé le 9 Janvier 1913.

Les Aventuriers DE PARIS

PAR PIERRE ZACCONE

— Martin. — C'est impossible. — Jen ai la preuve! Martin se rua de sa place avec un hurlement sauvage, et frappa de son énorme poing sur la table un coup qui faillit tout renverser. — C'est faux... il a menti... ce n'est pas vrai! cria-t-il, la lèvre frangée d'écume... mille millions de tonnerres... si je savais que l'un de vous pût ajouter foi à une pareille invention! voyons! parlez... est-ce toi, Chrétien... ou toi... le Philosophe... ou toi encore... le Gommeux... parlez... répondez... sinon! — Nul ne répondit à cette provocation directe, Martin sentit passer un frisson sur sa chair. — Il comprenait combien était dangereuse l'accusation dont il

venait d'être l'objet: dans ce monde de désordre et d'infamie, on peut bien être criminel, à tous les degrés; on n'est jamais traité impunément. Le morne silence qui accueillait ses paroles figea le sang dans ses veines, et un voile passa devant ses yeux. Cependant Jacques n'avait pas bougé; seulement, quand Martin se fut tu, il avança d'un pas vers la table, et de la même voix froide et railleuse: — Il y a un moyen bien simple de se justifier, dit-il en scandant ses mots. — Lequel, dit celui qu'on avait appelé Chrétien. — J'ai dit que je pouvais fournir la preuve de ce que j'avance, et cette preuve, Martin la porta sur lui. Par un mouvement irréfutable, Martin appliqua ses deux mains sur sa poitrine, comme s'il eût craint quelque brusque tentative de spoliation. Ce geste imprudent leva tous les doutes. — Vous voyez! fit Jacques, je ne le lui ai pas fait dire. — Qu'est-ce donc... Que cache-t-il ainsi? — Eh! pardieu... tout simplement une carte de police qu'il a reçue il y a huit jours. — Il eut un moment de stupeur. L'accusation était si grave que

c'est à peine si l'on pouvait y croire. Martin lui-même avait bondi sous l'accusation ainsi formulée et s'était précipité sur Jacques. — Ah! je devine tout! s'écria-t-il, et je sais maintenant ce que tu veux... Mais ces papiers, tu ne les auras pas!... et avant que tu portes la main sur moi!... En parlant de la sorte, le colosse agitait au-dessus de sa tête un énorme couteau catalan et cherchait à atteindre la poitrine de Jacques. Ce dernier esquiva le premier choc et recula jusqu'à la porte. Quant aux autres, ils regardaient avec une sorte de curiosité indifférente. — De reste, ce fut moins long que l'on ne pouvait s'y attendre. L'arme que serrait Jacques dans sa main ferme était plus redoutable cent fois que celle de Martin, et il ne s'agissait que d'éviter la première rencontre. Il y réussit au delà de toutes ses espérances, et c'est tout au plus si la lame du couteau catalan déchira son paletot, et entama sa chair. Seulement quand Martin voulut revenir à la charge et rejoindre son adversaire qui s'était dérobé, le houchou du voleur vint toucher son front et le glaça. — Il voulut se rejeter en arrière; mais il était trop tard: la dentelle était partie. Un bruit se

fit entendre et le malheureux s'affaissa lourdement sur lui-même. Jacques n'eut pas même un instant de pitié. — Oublieux de tout danger, indifférent à l'impression que ce dénouement pouvait produire sur ses compagnons, il s'accroupit sur le corps inanimé du moribond et commença à fouiller ses vêtements avec une ardeur pleine de fièvre qui lui arrachait de temps à autre des paroles entrecoupées et sans suite. — Tout à coup il tressaillit. Sa main venait de rencontrer une feuille de parchemin qu'il tira vivement à lui et que ses yeux se mirent à parcourir. Son visage s'illumina. — C'est cela?... je n'en doutais... balbutia-t-il, la gorge serrée; et maintenant! maintenant! Il se tut. — On venait de lui toucher l'épaule. C'était Chrétien qui s'agenouillait près de lui. — Qu'y a-t-il? demanda Jacques inquiet et troublé. — As-tu trouvé ce que tu cherchais? interrogea Chrétien. — Oui, oui... Le voilà... ce document qui sera notre fortune et que ce misérable avait dérobé. — Prends garde! — A quoi? — Les autres attendent. — Tu as raison.

— Il faut justifier le meurtre de Martin. — Ne crains rien... laisse-moi faire... J'ai ce qu'il faut... Et il se releva. — Que tous ceux qui seraient tentés de trahir notre association, dit-il d'une voix forte, meurent ainsi que ce misérable. Je vous ai promis la preuve de sa trahison, et vous pouvez maintenant juger si je vous ai trompés. — En parlant ainsi, il jeta sur la table une carte que ressemblait, à s'y méprendre par la forme et la couleur, à celles dont sont nantis les agents de la Sûreté. — Au surplus, ce n'était là qu'un acte de condescendance qui n'avait qu'une importance relative. On n'y prit pas grande attention. — Martin n'était pas aimé. Nul ne le regrettait. On n'était pas fâché d'en être débarrassé. — On ouvrit une trappe qui donnait sur un trou béant dont personne ne s'était jamais avisé de sonder la profondeur, et l'on y jeta le cadavre. — "Requiescat in pace!" dit une voix qui était celle du philosophe. — Et ce fut toute son oraison funèbre. — D'ailleurs, chacun avait sa poche pleine de l'or de Jacques, et, dans ce moment comme dans tous les autres, la puissance de l'or est souveraine. — On avait hâte de se séparer. Le

Gommeux et le Philosophe s'empressèrent de se retirer. — Comme Chrétien allait les suivre, Jacques le retint. — Un mot encore, et je te rends la liberté, dit-il; cette nuit est à toi, je te la laisse! mais demain... — Que faisons-nous? interrogea Chrétien intrigué. — Nous partons!... — Diable! — Trouve-toi demain matin à la gare Montparnasse, nous prendrons le train express... et en route, j'abrégérai la longueur du voyage en te racontant une partie de mes projets... — Chrétien fit un geste d'acquiescement et, le lendemain matin, ainsi qu'il l'avait promis, comme la demi-sept heures sonnait, il montait la rampe qui conduisait à l'embarcadere du chemin de fer de l'ouest. — Mais au moment où il pénétrait sous la grande salle du départ, il s'arrêta interdit tant ce qu'il vit lui parut étrange... pour ne pas dire invraisemblable. — A vingt pas de lui non loin de l'entrée d'apercevoir Jacques, causant avec un jeune homme dont il ne put tout d'abord distinguer les traits, mais que son costume de bon goût, son air particulier de distinction, désignaient comme appartenant aux premières classes de la société. — Quel était ce jeune homme, et

quelles relations existaient entre lui et l'hôte du caboulot de la rue Cloture-Notre-Dame? — Il y avait là un mystère, et il hésitait encore sur l'attitude qu'il devait prendre, quand Jacques s'écarta et retourna de son côté, lui fit signe d'approcher, et vint lui même à sa rencontre. — Machinalement, Chrétien s'inclina. — Tu l'appelles François, dit alors Jacques à voix rapide et basse... tu es mon valet de chambre, et nous allons à Plouaret; ne t'étonne de rien... fais le mort... et si, par impossible, on l'adressait quelque question indiscrète... tu appartiens au baron de Lippari, et tu accompagnes ton maître, qui ne t'a pas confié le but de son voyage. Est-ce compris? — Parfaitement. — C'est tout ce qu'il faut... va à tes affaires... moi, je vais aux miennes. — Et quittant son interlocuteur avec un clignement d'yeux significatif, il se hâta d'aller rejoindre le jeune homme avec lequel il s'entretenait à l'arrivée de Chrétien. — Je vous prie de m'excuser, mon cher Frontenay, dit-il avec une grâce parfaite, j'avais quelques derniers ordres à donner, à mon valet de chambre qui n'est pas d'une intelligence hors ligne, et